

# George Chepfer, l'homme de théâtre

Jean Lanher

*Le nom de George Chepfer est, aujourd'hui encore, connu de bien des Lorrains. Le Pays Lorrain a d'ailleurs accueilli dans ses colonnes la plupart des paysanneries et saynètes lorraines de ce créateur dont on aurait tort de réduire le rôle à celui d'un amateur. Ce fut d'abord et avant tout un homme de théâtre, maîtrisant parfaitement l'art difficile de la scène<sup>1</sup>.*

Les Nancéiens, pour ne pas dire les Lorrains, ont conservé vivante la mémoire de George Chepfer, né à Nancy le 13 décembre 1870, tout près de la place Stanislas, et mort à Montreuil-sous-Bois, le 19 juin 1945, au lendemain des fêtes de la Victoire. Deux dates qui encadrent sa carrière : 1870, la guerre perdue, qui voit l'annexion de l'Alsace et d'une partie de la Lorraine, à la suite des dispositions du traité de Francfort de 1871. 1945, l'année de l'Armistice mettant fin au second conflit mondial, qui marque une fois encore durablement les mentalités et les cœurs des Lorrains, durement touchés à nouveau par les événements. Deux lieux aussi : Nancy, bien sûr, inséparable de la création artistique de George Chepfer, où il puise le meilleur de son inspiration ; Paris, où le comédien et l'homme de cabaret trouvent une gloire qui excède de beaucoup la stricte province lorraine.

Lorrain et Parisien, George Chepfer fut tour à tour et à la fois l'un et l'autre, l'un vivifiant l'autre, l'autre enrichissant l'un. Ainsi en va-t-il des « gloires » locales qui, en France, ne seraient pas ce qu'elles sont sans l'onction parisienne. Les *Textes et chansons* de George Chepfer, publiés il y a quelques années<sup>2</sup>, ont trouvé auprès du public lorrain l'écho que méritait celui dont le nom et les saynètes chantent encore dans la mémoire de tous. Paris, sans doute, comment en serait-il autrement, a gardé un souvenir moins vif de celui qui dédiait en 1932 sa saynète : *Les vacances du Bébert sont finies*, « à Noël-Noël, amicalement ». Le temps a depuis fait

son œuvre et l'on peut se demander si l'on se souvient, et en premier lieu en Lorraine, à quel point George Chepfer fut un homme de théâtre.

## Les débuts sur la scène

George Chepfer trouve sa vocation d'observateur de l'accent, du comportement, de la manière de s'habiller de la femme lorraine de la campagne, dans la boutique de mode tenue par sa mère, place du Marché, à Nancy. Rien ne lui échappe de la truculence verbale de ces paysannes de la grande banlieue nancéienne qui débarquent dans la capitale des ducs, parapluie déployé et caraco au vent, bavardes impénitentes, parlant de tout, jugeant de tout, tranchant de tout, loin d'un mari laissé pour compte au village, considéré de toute façon comme



George Chepfer sur une scène parisienne, en 1901. Dessin de Charles Léandre. © Musée Lorrain

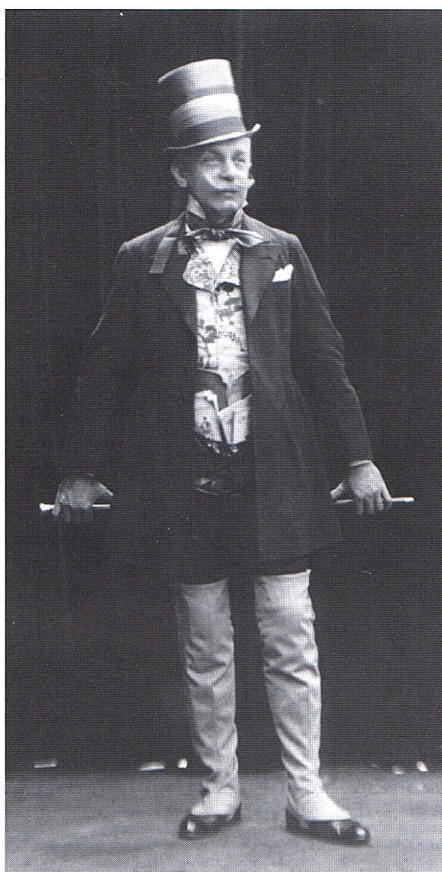
1. Il n'est pas d'usage que *Le Pays Lorrain* accueille dans ses colonnes des contributions ayant déjà fait l'objet d'une publication. L'étude que livre ici Jean Lanher n'est pas totalement inédite puisqu'elle figure dans *L'histoire littéraire : ses méthodes et ses résultats. Mélanges offerts à Madeleine Bertaud* (Droz, 2001), mais la diffusion de cet ouvrage a été limitée au milieu universitaire.
2. George Chepfer, *Textes et chansons*, présenté par Jean-Marie Bonnet et Jean Lanher, Nancy, P.U.N., éd. Serpenoise, 1983.

un « zéro pointé », véritables maîtresses à penser, tenant en leurs mains « calleuses » le sort du Pays. Très vite, le gamin passe du stade de l'observation à celui de l'imitation. Très vite, il fait merveille en l'art de la mise en scène de ses modèles vivants, qu'il essaie avec succès devant le public constitué par l'atelier des jeunes ouvrières de sa mère, qui en oublient leur travail pour assister aux imitations géniales de celui qui avait su repérer le trait percutant de celles qui fréquentaient la boutique maternelle, et qui excellait à le faire revivre par la mimique, le geste, la déclamation ! George Chepfer découvre là sa passion du théâtre.

J.-M. Bonnet, dans l'introduction à l'ouvrage précité, rappelle « qu'entre les saynètes lorraines, l'adolescent répétait ses Classiques, déclamant du Racine, du Corneille et du Molière ». Désireux de se présenter au Conservatoire dans une classe de diction, il « monta » une première fois à Paris pour demander une audition au tragédien Martel, qui lui conseilla de se diriger vers la comédie, et le mit entre les mains de Georges Berr pour préparer les épreuves. George Chepfer, qui avait choisi une grande scène des *Femmes savantes*, fut cependant « recalé » à l'impitoyable concours, car le jury estima que le candidat avait l'air trop triste pour un comique ! Sa route cependant paraissait tracée.

Cultivant son amour de la scène, travaillant et lisant les bons auteurs qui lui assurent une culture classique remarquable, il donne ses premières représentations publiques durant son service militaire, et se produit au Palais du Gouverneur militaire de Nancy pour l'une de ses premières « paysanneries lorraines » : *Chez le médecin*. Il est à l'affiche de la Salle Poirel en 1893 où ses compatriotes lui font un triomphe. Montant à Paris, il fait ses débuts au cabaret du « Chien Noir » ; on le trouve à la « Lune rousse ». Son succès l'appelle aux quatre coins de Paris, à « La Chaumière », au « Chat noir ». En 1899, il reçoit l'hommage des artistes et des élèves du Conservatoire, belle revanche de celui qui, quelques années auparavant, s'était vu refuser l'entrée de la prestigieuse maison.

De retour de la guerre, il est à Montmartre pour interpréter des refrains à la mode et des chansons de la fin



**Le chansonnier sur scène.**

Impression photomécanique.

© Musée Lorrain

du siècle précédent. Imitant auteurs et actrices à la mode, il se livre à une série de caricatures féroces des milieux politiques et artistiques du moment, et ne se décide que fort tard « à donner au public de la capitale ses saynètes lorraines »<sup>3</sup>. Le succès, là aussi, est au rendez-vous. Le Nancy et sa campagne, ainsi que ses « gens » aperçus sur place pendant le temps de rotation de leur unité dans l'Est du Pays, durant la guerre de 1914-1918, réapparaissent, plus vrais que nature, devant les yeux éblouis des démobilisés, retrouvant sur les scènes des cabarets parisiens le spectacle de la vie des cantonnements lorrains, vécue ou entraperçue dans les villages, où les femmes continuaient les travaux des champs en l'absence des maris mobilisés. Nancy, Saizerais, Fraimbois, Velle-sur-Moselle font merveille à Paris. George Chepfer, jusqu'à sa

mort, jouera de cette double appartenance à sa région et à Paris, mettant sa verve et sa puissance créatrice au service de l'Art, soucieux constamment, au delà de l'enregistreur d'histoires locales, de rivaliser avec les plus grands du monde de la scène.

## Paysanneries et saynètes lorraines

Les titres, retenus par lui, de son œuvre déclamée, enregistrée sur « Disques Odéon » et publiée à l'imprimerie Royer, à Nancy, et, pour la plupart des textes, parus dans *Le Pays Lorrain*, sont caractéristiques de cette préoccupation scénique. En effet, sur soixante-et-onze titres catalogués<sup>4</sup>, cinquante-neuf portent inmanquablement les sous-titres suivants : « Paysannerie lorraine dite par l'auteur » ; « Paysannerie lorraine et alsacienne dite par l'auteur » ; « Paysannerie lorraine » ; « Saynète lorraine » ; « Saynète lorraine dite par l'auteur » ; « Saynète lorraine de George Chepfer dite par l'auteur » ; « Saynète locale dite par l'auteur » ; « Saynète locale » ; « Scène de campagne lorraine dite par l'auteur » ; « Scène sur le vif » ; « Scène leste » ; « Scène de campagne » ; « Scène humoristique ». Le recours privilégié – vingt-huit fois – au terme « paysannerie » ne peut pas ne pas être remarqué.

3. *Ibidem*, p. 6.

4. *Op. cit.*, « Table des matières », p. 433-436.

Pour Littré, une « paysannerie » est « une petite pièce dont les personnages sont des paysans ». Le renvoi est fait à « Sedaine et Monsigny ». Pour Robert, il ne s'agit plus que d'une « œuvre littéraire représentant des paysans ». Cette définition, renvoyant aux « paysanneries de George Sand », semblerait ne pas distinguer pièces de théâtre et œuvre littéraire en général. Tout laisse à penser que pour George Chepfer, une « paysannerie » est bien une petite pièce – de théâtre donc –, destinée à être jouée, dont les personnages sont des paysans. Les œuvres de Sedaine<sup>5</sup>, effectivement, sont conformes au point de vue de Littré. La liste des personnages des treize pièces contenues dans ses œuvres choisies démontre que s'il y a, dans le « générique », des bourgeois, des marquis, un roi (*Le roi et le fermier*), des comtes (*Aucassin et Nicolette*), les paysans y occupent une place très importante. Rose et Colas, « comédie en un acte, en prose et en musique », se déroule « dans une chambre de la maison de Mathurin, gros fermier de campagne ». *Les sabots*, où se produisent « un fermier », Lucas, Mathurine, Babet, « fille de Mathurine », Colin, « berger du canton », se passe de commentaire. Les paysans, pourrait-on dire, s'y suffisent à eux-mêmes. Cette liste n'est qu'indicative. Pour ce qui est de « saynète » -vingt-cinq fois - et à plus forte raison de « scène » - six fois -, les mentions sous-titrées voulues « par l'auteur », indiquent sans ambiguïté qu'il y a bien référence à la langue du théâtre. Pour Littré, « saynète » est une « petite pièce bouffonne du théâtre espagnol », définition reprise exactement par Robert, ... qui ajoute toutefois « ...que l'on jouait pendant l'entracte d'une grande pièce », avant de donner en 2. la précision suivante : « petite pièce comique, en une seule scène, avec un petit nombre de personnages ». Chacun des termes est à retenir.

George Chepfer, qui obtint le Grand prix du Disque en 1934 – il suffit d'écouter les enregistrements de ses « paysanneries » ou « saynètes » – tient chaque fois, avant le « jeu de la parole », à préciser, ce qui ne manque pas d'apparaître aussi quand il les publie, en sous-titre, la mention qui revient, invariablement libellée dans les mêmes termes : « saynète ; paysannerie... ; scène... dite par l'auteur ». L'insistance avec laquelle il rappelle que tout, chez lui, est affaire de « dit », que ses créations sont « écrites », « composées », certes, et de façon très étudiée et construite selon les meilleures règles de l'art oratoire, indique, cependant, qu'elles le sont dans la perspective d'être « dites » sur scène. L'écriture en est faite en fonction d'une représentation scénique. Il serait facile de démontrer que chacune de ses « paysanneries » constitue bien en soi une petite pièce, obéissant aux règles de la comédie, et que l'auteur – qui en est le créateur et l'interprète, à lui seul – en joue en technicien et en artiste. Une différence toutefois, et elle est de taille, entre les « paysanneries » d'un

Sedaine et celles de Chepfer. Les premières restent, même si les personnages sont des paysans, des amusements de salon, d'agréables « bergeries », qui sont bien marquées au coin des mœurs du théâtre du temps. Rien de tout cela chez George Chepfer. Ses « paysanneries » sont faites pour être présentées sur une scène tout entière meublée et occupée par un seul personnage qui, par la magie de son verbe, joue avec une égale maîtrise tous les rôles, le Paysan, tel qu'en lui-même il est, paysan lorrain, si l'on veut, mais portant en lui toutes les marques de l'homme de la terre, excédant de loin les limites de sa province. Non pas un personnage fade et mièvre, mais projeté tel quel devant un public qui ne s'y trompe pas et qui applaudit à tout rompre. Mais aussi, et c'est là toute l'originalité chepferienne, nous avons affaire à un auteur-acteur qui « dit » lui-même, mais qui fait s'exprimer par sa bouche, sa mimique et sa truculence verbale, un certain type de femmes – enlevez les femmes, ou « la Femme », chez George Chepfer, il ne reste pratiquement rien de sa création – qui « disent » elles-mêmes le monde paysan du début du XX<sup>e</sup> siècle, où pointe

Sur la couverture du menu du repas offert par ses amis à George Chepfer en 1935, à l'occasion de sa remise de croix de chevalier de la Légion d'honneur, figure un dessin du populaire Noël-Noël faisant allusion au Grand prix du Disque reçu par Chepfer l'année précédente.

© Musée Lorrain



5. *Œuvres choisies de Sedaine*, Paris, Librairie de L. Hachette et Cie, 1860.

l'amorce des temps nouveaux. Avec George Chepfer, le théâtre est partout ; la scène bouge et épouse tous les lieux, les salons ont disparu, cédant la place aux mille et un endroits où la vie profonde des paysans s'affiche, dans leur village même, mais aussi à la ville, où ces « dames » rencontrent un public différent déjà urbanisé et où elles vont « dire » et faire voir ce monde qu'elles connaissent et qu'elles vivent de l'intérieur.

## Scènes et personnages

En bon technicien de théâtre, George Chepfer ne néglige rien de la localisation de la scène elle-même et du jeu de son ou de ses personnages, joués par lui-même, seul acteur. Il note ainsi, très méthodiquement, où va se situer l'action : « La scène se passe à Nancy », sans autre précision, souvent ; mais, ici et là, il tient à davantage localiser le cadre de la comédie qu'il va jouer : « La scène se passe à Nancy, faubourg des Trois-Maisons ; la scène se passe dans un faubourg de Nancy ; la scène se passe à Nancy, chez M. Boulosse, épicier-fruitier ; la scène se passe à Boudonville, un quartier de Nancy, dans la famille Machotte ». Dans *Une bonne journée de campagne*, nous allons plus loin dans la présentation des lieux, de la saison de l'année, du jour, de l'heure : « A Nancy, faubourg des Trois-Maisons, en été, un dimanche soir ». Les localités, immédiatement identifiées par les Nancéiens, soit qu'elles apparaissent nommément désignées, soit sous une forme supposée qui ne trompe personne, soit par l'initiale qui indique sans hésitation le toponyme (S. signifie Saizerais), balisent le texte : « La scène se passe à Fraimbois ; à Bouyonville-lès-Nancy ; ...à Rosières-aux-Salines... ; à Grandport-sur-Moselle ; ...à Paris ».

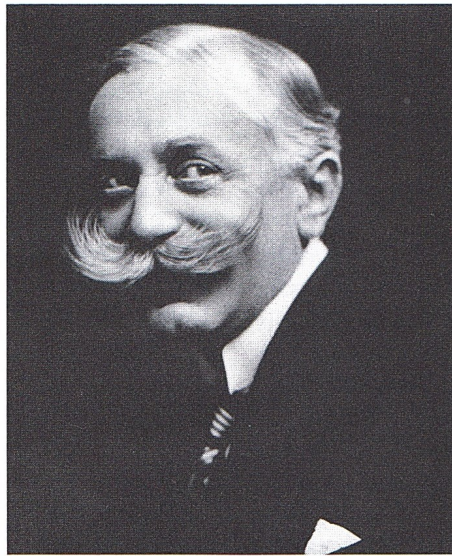
Ailleurs, le cadre est fourni par la mise en place de la scène à l'intérieur d'une maison, ou devant un bâtiment : « La maison de Tante Didiche, à Grandmont-sur-Moselle ; ... la caserne (du Séraphin) ; Céline et Tintin causent sur le pas de la porte ». En ville, le spectateur se trouve entraîné « dans le cabinet d'un avocat ; chez la modiste ; chez le médecin » ; La « Philomène Trayotte » est saisie à l'instant même où elle entre « chez le coiffeur ». Dans *Le Cousin de Molsheim*, la présentation est faite ainsi : « Le cousin Sepele (Joseph, en alsacien), prononcer Séppele (accent alsacien) et la cousine Joséphine (accent lorrain) sont à table ». Pour l'introduction de *Les Lauriers sont coupés*, saynète longue, les indications scéniques sont plus détaillées que de coutume. 1) L'Orphéon de Mont-sur-Moselle est rentré du grand concours de musique de Nancy. 2) Les vigneron, les ouvriers commentent l'événement. 3) Sur l'autre rive, les hauts-fourneaux rougeoient. 4) Les « vieux Rémy » attendent. 5) Une lampe éclaire la toile cirée qui recouvre la table. 6) La « mère Rémy » remplit les verres de mira-

belle odorante. « Alphonse » peut alors engager la conversation, à laquelle participent « Mathilde » et le « Père Rémy », trois rôles tenus évidemment par l'auteur-acteur George Chepfer. Des « hors-texte » donc, mais indispensables à une compréhension claire de l'action. George Chepfer attache la plus grande importance à tout ce qui est présentation des personnages, et surtout du personnage essentiel dans la texture même des saynètes, la paysanne, qui domine tout son monde et ne laisse à personne d'autre le soin de s'exprimer. Les indications scéniques précisent, en marge du texte lui-même, les attitudes requises pour le bon rendu de la scène. Le relevé total en serait fastidieux. Un seul exemple de ces véritables *a parte* qui émaillent les répliques du personnage qui « joue » suffira. Dans *Faut se faire une raison*, Brigitte, deux personnages dialoguent : « Théophile Brossatte, 62 ans ; Brigitte Torgnote, 58 ans ». Voici la succession des notes indicatives apparaissant dans le texte écrit entre parenthèses : « Riant ; ...très digne ; ... enjouée ; ...empressée ; ...taquin ; ...l'air inquiet ; ...prenant un air sombre ; ...inquiète ; ...toujours inquiète ; ... lamentable ; ...désolée ; ...philosophe ; ...hargneuse ; ... souriant ; ...toujours larmoyante ; ...comme se parlant à lui-même ; ...éclatant ; ...taquin ; ...péremptoire ; ...doucement ; ...revêche ; ...doux et malin ; ...conciliant ; ...au comble de la fureur ; ...bon enfant ; ...plus calme ; ... malin, amusé et riant de plus en plus ; ...encore tout émue ; ...riant toujours ; ...un peu piquée, timidement ; ...riant largement ; ...confuse ; ...toujours gaiement ».

La femme ensuite. Si l'on doutait encore de l'intention et de la technique de mise en scène théâtrale de George Chepfer, qui « dit », fait voir et fait surgir par la magie de sa parole, il resterait à noter la formule suivante, sèche en elle-même, brève, mais tellement reprise en annonce aux meilleurs saynètes, celles qui ont franchi les années, qu'elle ne peut pas ne pas être l'expression réfléchie d'une intention révélatrice : « C'est une paysanne qui parle ». Laquelle, de quel village plus précisément, on ne le dit pas... Elle est la paysanne en soi, par elle-même, lorraine certes, mais avant tout, la femme de la terre, pourrait-on dire, intemporelle.

La paysanne qui « parle » apparaît, seule, dans sept saynètes : *La première communion du gamin* ; *Cousins de Pentecôte* ; *L'héritage imprévu* ; *Je lâche mon coq, rentrez vos poules* ; *Not'Parisienne est arrivée* ; *La Pétronille se remarie* ; *Le père vobiscum est retrouvé* ; deux fois : « Une paysanne parle » ; une fois : « C'est une paysanne lorraine qui parle » ; trois fois : « C'est (le nom de la femme) qui parle » ; une fois : « Madame Petiat parle » ; deux fois : « (Une femme) et (un homme) parlent » ; une fois : « (Un homme) et (une femme) parlent ». Une occurrence chaque fois d'un verbe synonyme de « parler » : « (Une femme) raconte ; ...s'explique ; ...prend la parole ; ... s'écrie » ; (Deux femmes) « causent » ; (Une femme) et (un homme)

« causent » ; (Une femme) et (un homme) « sont en pleine conversation » ; « C'est un dialogue entre (un homme) et (une femme) ». Dans tous les cas de figure, la femme est présente, le plus souvent seule ; quand elle est en conversation avec un homme, c'est elle, à quelques très rares exceptions près, qui est nommée la première. L'homme – il serait préférable de dire « les hommes » – ont la portion plus que congrue. En tout, ils sont deux fois à tenir seuls la scène : « C'est le patron coiffeur qui parle », dans *Qu'est-ce que nous pourrions bien faire du Mimile ?* et « C'est le père Pounatte qui parle », dans *La femme qui se noie*. Toutes les « saynètes » et « paysanneries », sans exception, font parler leurs personnages, même quand le texte ne le dit pas en introduction, de façon expresse, mais il est hautement significatif, comme si cela devait être martelé, que George Chepfer recourt presque systématiquement à cette formule, précisant, comme s'il en était besoin, que l'on est bien face à un jeu de la parole.



Portrait de George Chepfer  
par Paul Berger.  
Impression photomécanique.  
© Musée Lorrain

restent d'une actualité et d'une jeunesse étonnante, tellement sa faculté d'observation a été poussée à un niveau difficilement égalable. En effet, on ne rit pas, on ne s'amuse pas d'abstractions. On aime reconnaître et se reconnaître, découvrir ou redécouvrir ce que l'on est, en définitive. Rire de soi, en riant des autres.

L'effet de comique recherché est d'abord le fait de la création onomastique et anthroponymique savamment conduite par l'auteur. Les suffixes en *-otte* et *-atte* sont de ceux qui captent immédiatement la « bienveillance », ajoutés à un prénom choisi pour son archaïsme, lui-même invariablement précédé de l'article défini. Nous avons ainsi : « L'Alphonsine Courriotte » (*La lanière de cuir*) ; « Madame Beulotte », sans prénom il est vrai, mais tout le monde sait que le mot se rattache à « *beulou* », celui qui voit mal ou qui louche ; « L'Agathe Brayotte », celle qui braie, du verbe « braire » ; « La Zoé Caboche », qui a une grosse tête ; « La Philomène Dâbo », celle qui est niaise ; « La Zélie Fricadelle », ce mot évoquant immédiatement la « fricadelle », la tranche de foie de porc entourée de la « toilette » ; « La Fifine Grosdoit », aux doigts trop volumineux pour permettre la frappe des touches du piano ; « La Julia Michotte », la petite miche ; « La Mélanie Banvouatte », sans doute féminin de « *banward* », garde-champêtre ; « La Marie Meuratte », tout le monde en Lorraine sachant que ce mot signifie vinaigrette ; « Madame Pouillotte », la petite salade ; « Mademoiselle Torticol », qui tord le cou, pour regarder, par curiosité, autour d'elle ; « La Valéria Baracot », sans doute aussi grosse qu'une baraque, « La Zoé Doyotte », aux petits doigts. L'adéquation est totale entre signifiant et signifié. Ces dames, ainsi mises en scène, ne sont pas des « Vénus » ; tout au plus, avec, ici et là, une recherche de caricature évidente, apparaissent-elles pour ce qu'elles sont, c'est-à-dire sans âge vraiment, peu soucieuses de plaire, leur statut de femmes mariées leur interdisant tout effet de coquetterie. La mère de la belle « Gustavie », devenue « Ginette » à Paris, ne laisse pas à d'autres le soin de se présenter. La « Parisienne », de retour à la maison pour quelques jours, voudrait que sa mère se mette à la mode : « Non mais », répond-elle, s'adressant à 'Madame Beulotte', « vous voyez une grosse dondon comme moi avec l'espèce

## Vocabulaire et accent lorrain

Le succès, c'est l'évidence même, couronne cette technique de mise en scène. Le « parterre » applaudit à cette prouesse technique. Le comique est au rendez-vous. Les paysans qui jouent la comédie ici sont bien des paysans ; ils ne sont plus comme chez Molière, voire chez Sedaine, des « accessoires » obligés de l'intrigue, au service d'un Grand ou d'un Bourgeois qui restent les personnages principaux obligés et indispensables de la comédie. Les paysans, sur la scène de George Chepfer, existent pour eux-mêmes, créant les conditions d'un rire de bon aloi, jamais vulgaire, grossier ou bouffon. Un rire provoqué par le spectacle de personnages profondément vrais qu'un public, fait de gens encore proches du milieu rural d'où ils sont issus, reconnaît, identifie. Le spectateur, qu'il assiste *de visu* à telle ou telle « saynète » figurant à l'affiche d'un spectacle donné à la salle Poirel de Nancy, ou à Paris, qu'il lise une « paysannerie » éditée avec les annotations introductives à la scène ou les explications d'accompagnement que l'on a pu voir, plonge d'emblée dans un monde connu où chacun reconnaît l'authenticité de modèles saisis sur le vif. Tout, dans George Chepfer, pousse à ce résultat. Il y aurait mauvaise grâce à minimiser la part de création véritablement géniale qui a fait et qui continue à faire que les saynètes de George Chepfer

de chemise trop courte-là, en pelure d'oignon (la combinaison) ; j'aurais l'air d'une enfant de cœur ». Interpellant cette fois sa fille : « Te ne me changeras pas... ; je n'enlèverai jamais mon corset-cuirasse, non...ni mon pantalon fendu en pilou festonné, non...C'est comme le chapeau-là, te ne penses pas que ma grosse caboche pourrait rentrer là-dedans. J'ai des cheveux, moi... ».

L'accent est la caractéristique de cette création sonore, que l'écrit rend plus difficilement en recourant notamment à des signes diacritiques particuliers, tel l'accent circonflexe, destiné à noter l'intensité et la longueur qui affecte, en lorrain parlé, la syllabe pénultième : « Madame Crâchette ; Sosthène Dâyot ; Philomène Dâbo ; la veuve Nâchon ; la Nâniche... ». Les emplois caractéristiques du discours, émaillés de faits morphologiques et syntaxiques connus en lorrain, apparaissent systématiquement, perçus comme autant de marques pertinentes : l'emploi de l'article défini, déterminant un prénom ou un patronyme ; l'utilisation de « ci-là », en postposition pour l'expression du démonstratif : « la fois-ci ; ...le petit soldat-là qui était jeté en l'air ; c'est drôle tout de même les accidents-là ». L'utilisation de l'auxiliaire « avoir » dans les formes composées des verbes réfléchis ou pronominaux : « C'est comme pour son pouce quand il s'a fait pincer dans un caisson... ». Le recours à l'adverbe interrogatif « *nemme* », qu'il serait préférable d'écrire : « *n'est-me* », c'est-à-dire *nonne* latin, au sens de n'est-ce pas, est d'un effet assuré. Chepfer en use et abuse. Mais dans la bouche de nos « dames » parlantes, cet adverbe, banal en soi, est cependant hautement porteur de psychologie. Ce « *nemme* » est, sans aucun doute, interrogatif, mais il n'est qu'une interrogation oratoire, laquelle n'admet qu'une réponse positive d'acquiescement à ce qui est dit.

L'interlocuteur supposé, mari principalement en face de sa femme, n'a qu'à se taire, ou tout au plus à répondre un « pour sûr » attendu, sous peine d'envolée oratoire remplie de fureur offusquée. Le public nancéien et lorrain se trouve ici à l'aise. Le lexique, lui, est fait de divers emprunts. Effet facile, d'abord celui du français déformé ou employé de façon défectueuse : « *acharlandé* » : achalandé ; « *berloque* » : breloque ; « *bouc en train* » : boute en train ; « *contrinvention* » : contravention ; « *un grain de fille* » : un brin de fille ; « *ondulationné* » : ondulé ; « *rematisse* » : rhumatisme ; « *tabellier, tabier* » : tablier. Le vocabulaire que nous désignons comme « régional de Lorraine », non seulement apporte la preuve que George Chepfer a bien entendu et écouté, ici, ses locutrices, mais qu'il a perçu le sens des mots et expressions utilisées, et qu'il les a magnifiquement disposés à des fins de couleur locale garantie. Il est impossible d'en dresser ici un inventaire, même restreint, tant leur nombre est important, au point que les « paysanneries » chepferiennes sont une mine où l'on peut puiser à pleines mains. Voici, tout à trac : « *haltata* ; *nice* ; *peut(e)* ; *débiscaillé(e)* ;

*trôleuse* ; *cheulard* ; *tônia* ; *pouillatte* ; *frichti* ; *fiège* ; *ragougnasse* ; *faire des âties* ; *causer la drôlesse* ; *charpagnat(e)* ; *couarail* ; *couriatte* ; *se droguer* ; *frâler* ; *se tâner* ; (ça sent) *un drôle de goût* ; *migaine* ; *pierre-à-eau* ; *quoiche* ; *retirer* (photographier) ; *trouver la relavate au pot* ; *trisser* ; *être tournisse* ». George Chepfer n'a pas pris une ride. Le vocabulaire, déjà marqué, dans la première moitié de ce siècle, au coin du non-normatif, est perçu comme un élément positif dans une approche du monde rural mainteneur de traditions ancestrales, une comédie de sourire complice, de connivence.

## Les femmes au cœur de l'œuvre de Chepfer

Les femmes, chez George Chepfer, à travers les manifestations multiples et répétées de leur discours, affirment une identité affichée à l'encontre d'un mari réduit à un rôle subalterne. Aussi bien, comme je l'ai déjà dit, peu de place est faite à ce dernier, même là où on l'attendait, précisément dans le rôle de chef de famille. Curieusement, il n'en est rien. Toutes les fonctions au sein de la cellule familiale sont accaparées par la femme, épouse, mère, gérante des affaires domestiques. Des rôles de grands absents, d'autant mieux mis en valeur qu'ils le sont par la faconde de la femme, qui ne fait pas dans la nuance. L'humour aidant, les choses ont toutes chances d'être admises comme étant le reflet non déformé de la société rurale de Lorraine au tournant du XX<sup>e</sup> siècle, ce qui fait de la comédie de George Chepfer une comédie de mœurs pleinement réussie. C'est la femme, qui ne dit pas son nom, mais c'est la mère à la recherche d'un emploi pour « le Mimile », qui se définit clairement devant « monsieur le Curé » à qui elle est venue demander conseil : « Il faut que ce soit moi qui me charge de lui dénicher une place, vous savez comment c'est mon homme, pas méchant, non, mais toujours aussi "*laye me, j'te layerai*" (laisse-moi, je te laisserai), une cinquième roue à un carrosse, un zéro en chiffre, quoi ! Ah ! si je n'avais pas été là pour faire bouillir la marmite, il y a longtemps que nous serions réduits à la mendicité ». Le mari, pour la balayeuse de la Pépinière, est l'ivrogne parfait : « Une éponge..., une dalle en pente..., un soiffard... ; pas un gosier, mais un corps-pendant, une vraie chanatte..., un soulard, un pochard,...une écluse ». L'image du bon mari est celle qui le montre réduit au rôle de potiche, tout juste bon à acquiescer à ce que claironne sa femme, tel « le Polyte », qui n'a pas ouvert la bouche et qui s'entend apostropher de la façon suivante : « Laisse-moi parler toute seul, Polyte, j'arrangerai mieux les affaires que toi ;...tais ta grande *jappe* ». Le mari est au service de sa femme. La Pétronille qui se « remarie », ayant perdu « son premier » qui ne « décessait » jamais de lui faire des reproches, va en

prendre un second qui « fera tout pour moi ». « Je n'aurai pas besoin d'être servie puisque c'est lui qui me servira ».

Le mari a pu acquérir une certaine indépendance durant les années de mobilisation à l'armée, pendant la Première Guerre mondiale. De retour au foyer, le « héros » s'est mis à présenter des exigences indicibles : une nappe sur la table à la cuisine, une serviette au cou tous les jours, une descente de lit, « des chemises, donc, et des chaussettes ; monsieur voulait se faire la barbe tous les jours ; il se lavait, et j'te lave, et j'te lave, des pieds à la tête et de la tête aux pieds. Il n'en finissait pas ! et *un'châouée* (trombe d'eau) dans la cuisine !!! On t'a changé en canard, donc ? que je lui disais. Ben ! si t'es si sale que ça, t'n'as qu'à travailler un peu plus fort, tu sueras un bon coup et te s'ras propr'tout d'suite ». Et c'est elle qui enverra une circulaire à toutes les mairies de guerre, rédigée en termes non équivoques, interdisant désormais toute correspondance : « Mon homme est rentré dans ses foyers. Il a repris la charrue et tous ses devoirs d'époux et de père de famille avec plaisir. Vous pensez bien qu'il n'aura plus le temps de cultiver aut'chose que not'petit bien ». Signé : « Mélanie Banvouatte », suivi de ce « poste christum » en point d'orgue : « Puisque vous avez eu la bonté de vous occuper du père de mes enfants, si le cœur vous en dit de continuer à être marraine de l'un ou de l'aut' : du Nestor, de la Delphine, de l'Auguste, de la Dorothée, du Sosthène, ou de l'un de ceux que nous attendons pour les vendanges, ne vous gênez pas, vous n'aurez que l'embarras du choix ». Caricature ? Voire ! Une matrone ? Déjà George Sand décrivait dans *La Mare au diable* : « ... ces deux ou trois respectables matrones voisines, fortes en bec, promptes à la réplique et gardiennes rigides des anciens us ». Le foyer familial, étendu aux limites du petit domaine, c'est-à-dire gestion comprise, est bien du ressort de la « maîtresse » de maison, de la *domina*. Quoi qu'en dise la gent masculine. Là aussi, le public, même masculin, donne la femme gagnante.

Il reste que la femme, épouse dominante, apparaît pour ce qu'elle est, servie par l'art délicat d'une mise en scène due à un auteur qui se trahit et laisse percer quelquefois, au delà du comique dont il ne se départit à aucun moment, une bouffée de tendresse à l'égard de celles qui cachent un cœur d'or sous une carapace pleine de rudesse.

La « Philomène Trayotte » entre effectivement chez le coiffeur, nous sommes en 1935 : « Institut de beauté, qu'y a écrit dessus à c't'heure (sur la « boutique ») ». Voici que s'offre à elle toute la gamme des produits de beauté... Est-ce vraiment nécessaire ? « Il ne rentre jamais d'odeur, chez nous ; nous on se lave tous au savon de Marseille... Du savon d'amandes douces pour avoir les mains blanches ? » Écoutons, recueillis, cette belle profession de foi : « Oh ! ma pauv' femme, on a des mains, c'est pour s'en servir chez nous. Regardez voire mes grosses patoches, le bout de mes doigts est aussi

dur qu'une enclume. Elles en ont vu, allez, les bonnes pattes-là, et elles n'en craignent point, elles ont toujours su aussi bien traire les *vayottes* (les vaches), faire la lessive à la rivière qué temps qu'y fasse, griller dans le *cramail* (crémaillère), piocher, labourer, que faire une bonne quiche au lard ou de la dentelle au crochet ». Mais, ne risque-t-on pas d'oublier la veine comique ? Le texte se « rattrape » : « Faut-y les couper (mes cheveux), faut-y ? ». Qu'en dira le mari ?... Cela coûte cher !... Tant pis. Elle se les fera couper, « ...comme y (le mari) grognera d'une façon ou de l'autre, ma foi, tant pis, coupez-moi les cheveux comme à not'Charlotte ».

Cette femme est mère. Surtout. Une mère attentive à sa « nichée » qu'elle protège, ongles et becs prêts à entrer en action. Elle prépare à ses enfants leur avenir, elle les « place », elle est fière de leur réussite. Elle est aveugle quelquefois. La « Gustavie » a bien réussi à Paris, elle a un beau « mossieu (qui) l'a amenée en auto ». Nous rions, assurément, de sa naïveté qui ne comprend pas le rôle que fait jouer à sa fille « ce vieux garçon riche... qui n'a été inquiété qu'une fois par la police... ». La mère d'« Achille » attend avec impatience le retour de son fils du service militaire, qui doit reprendre le « train de culture ». Hélas, la noce ne se fera pas. Il a épousé une cantinière à Toulon. Son désarroi éclate, mais « ...elle a déjà une bonne pelote. Te m'en diras tant ! Allons, nous nous consolons, ton pauv'père et moi. Faudra bien, puisque la cantinière-là te convient ».

## La fin d'un monde

Son sentiment sur le progrès et la modernité en marche ? Écoutons la « Céline ». Nous sommes en 1936. Elle et « Tintin » causent sur le pas de la porte. Tout est changé... Sur les plages, « ...y s'mettent tout nus ;...ça serait du beau que ça nous prenne la manie-là. Ça serait du beau, *nemme* (rire)... Quand j'étais jeune, une demoiselle n'aurait pas dégrafé le col de son caraco de peur qu'on voye un petit bout de sa peau ; aujourd'hui, elles trouvent toutes qu'une feuille de vigne c'est enco trop habillé... ; c'est le monde à l'envers ». Le mariage, dans tout cela ? « Quand on se mariait, par exemple, c'était pour de bon. Vot'homme se piquait le nez, ou vot'femme était une *landaille* (négligente, paresseuse), une *trôleuse*, une Proserpine, on ne se jetait pas tout de suite le manche après la cognée pour ça, on tâchait de s'arranger en se disant qu'un bon chien ne rencontre pas toujours un bon os, et on restait attaché à sa niche. Regardez voire aujourd'hui, les jeunesses n'ont plus la patience-là. Au premier coup de torchon, aïe ! chacun s'en va de son côté, on divorce aussi facilement qu'on avale un verre d'eau, et on se remarie des deux trois fois sans que personne y fasse attention... Mon Dieu donc, que le monde est changé ! ».

Peu de sujets résistent à la verve de notre paysanne. Tout est abordé par elle : la vie familiale, les mœurs nouvelles qui

s'installent, les mentalités véhiculées par la primauté accordée à l'argent vite gagné, la vie politique nationale, la guerre qui la laisse seule aux « manions » de la charrue. Dans tout cela, somme toute, un vaste regard sur une société rurale traditionnelle qui aperçoit, à des signes qui ne trompent pas, l'émergence d'une révolution dans tous les domaines. George Chepfer se retranche derrière le masque d'un personnage qui, de façon systématique, de 1904 à 1944, fait voir en action cette mutation sur une scène inexistante matériellement, mais campée partout, là où il faut, grâce à tous les procédés maîtrisés d'une parfaite technique théâtrale, qui est tout sauf incolore, artificielle, un simple jeu de l'esprit. Reste un aspect, non des moindres, de cette comédie de mœurs jouée en lorrain, dont l'action est située dans la Lorraine profonde, celle des ruraux, saisis chez eux d'abord, confrontés ensuite à la ville qui s'ouvre à eux, et aux petits commerçants issus généralement des villages proches de Nancy, qui est en train de tripler sa population à partir de 1871.

George Chepfer a saisi ce qui constituait les ressorts principaux de ce que Maurice Barrès, son contemporain, appelait, avant d'autres, « l'âme lorraine ». On peut préférer le terme, même s'il est encore barbare, de « Lorrainité ». Une Lorraine dite par une femme, à qui George Chepfer donne invariablement la parole, où l'on sait les vertus du travail, du courage, de la résignation devant le malheur, de l'économie, de la convivialité, où la femme, parce qu'elle est mère et épouse dans un pays de marche où la notion de Patrie a tout son sens, sait ce que cela implique de sacrifice et de fierté.

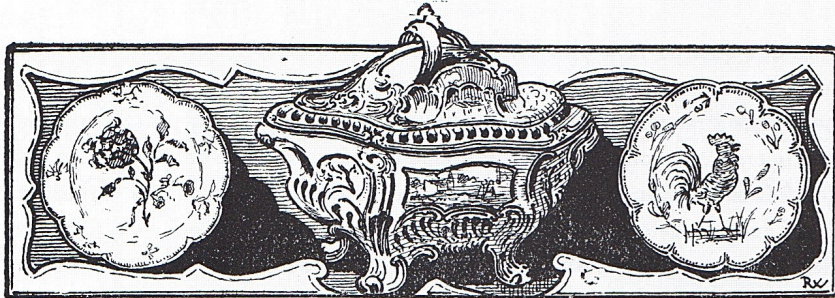
Sans oublier un humour insoupçonné de gens qui n'ignorent pas la relativité des choses. La dernière « Paysannerie lorraine dite par l'auteur. A ma femme bien-aimée, Berthe Chepfer, Nancy, le 13 décembre 1944 », bâtie selon le schéma reproduit invariablement depuis quarante ans, quelques mois avant sa mort, met la touche finale à son œuvre, en la plaçant sous son véritable éclairage : *Après le coup de balai, le coup de torchon*. Le titre est juste ce qu'il faut provocateur. « La scène se passe à Nancy. C'est une femme de Lorraine qui parle, de la région de Vic », évacuée dans le midi de la France depuis quatre ans, et le « Jean-Glaude », qui retrouve le chemin de son village. Son mari est auprès d'elle ; il ne dit rien. Et voici, dits à travers les clichés habituels, par elle, tous les aspects de cet attachement viscéral à son petit pays, composante de la grande Nation. « Notre pays nous appartient », proclame-t-elle, « y n'y a jamais trop de bras pour taper dans la terre ». Le mal du pays, « la grité », là où « rien ne nous manquait », a tenaillé tous les réfugiés pendant ces quatre années dans les régions du Sud, « pays de cocagne ». Cependant... : « Quand le soir venait, on ne pouvait pas s'empêcher d'être tout chose, tout *fiâge* (attendri) en pensant que chez nous, la nuit ne nous faisait pas si froid dans le dos quand elle tombait sur nos vieux toits, sur nos champs et sur les

coteaux d'alentour... Rien ne vaut not' Lorraine, que je vous dis, j'étais sûre qu'on y reviendrait, j'ai toujours eu confiance, *nemme*, Jean-Glaude. « *C'n'om'po tojo* » ! que je répétais sans arrêt à ceux qui se laissaient tomber en poire blette ». Ils ont tout perdu, ou presque : « Nous n'avions pas pu sauver grand-chose. On a beau être de pauvres gens, le peu qu'on a, on y tient, *nemme donc* ? ». La Lorraine ne saurait à nouveau être coupée en deux comme après 1871 ; elle fait partie du tissu national : « Un Français est toujours et partout chez lui en France, et... personne n'a le droit de dresser une frontière à l'intérieur de notre Pays ».

Les citoyens, recouvrant leur terre, ont conscience de leur dette à leurs « libérateurs » : « Quand j'ai aperçu les Américains, j'étais comme folle... et je n'ai rien trouvé de mieux que de me mettre à genoux, sur le bord de la route, et de dire ma prière en pleurant à grosses larmes, si bien que c'était à qui viendrait me consoler des braves jeunes hommes-là, et je ne pouvais leur dire que : merci ! merci ! merci ! ». L'amour de la grande Patrie... La mère en connaît le prix : « On a beau être courageux, la guerre n'a jamais fini de vous faire du mal ! Regardez voire pour nous ! Comme si ce n'était déjà pas de trop d'avoir eu not' Marcel tué sur le champ de bataille de 1940, le pauvre petit ! Une charrue de moins pour le pays ! Il a fallu qu'un peu après les Boches nous chassent de chez nous... ». La Patrie et son drapeau... bien des réfugiés de la Moselle se sont laissés aller au découragement, pas elle : « Moi, je ne craignais rien, j'avais emporté mon porte-bonheur, voyez-vous ! Y ne m'a jamais quitté et je l'ai ramené dans ma poche de dessous, c'est mon vieux drapeau tricolore de 14-18. Pendant toute la guerre, j'ai couché dessus, glissé entre mon drap et mon matelas ». L'intensité de l'émotion est trop forte... Vite, il faut retrouver le ton de la comédie, de manière à sécher les larmes qui ruisselaient alors sur les joues de tous, y compris des plus endurcis : « Si je n'avais pas eu l'âge que j'ai, et que je ne sois pas mariée avec mon vieux Jean-Glaude, j'aurais été dans le cas de partir avec l'un ou l'autre à la bataille (une drôle de cantinière, *nemme donc* !) et de m'en retourner dans les Amériques avec lui ! ».

George Chepfer « diseur », bateleur, chansonnier, conteur, mime... Sans doute. Mais d'abord un artiste, un artiste consommé. Un « écrivain » exigeant, ne laissant rien au hasard, rigoureux, un auteur connaissant à la perfection, pour l'avoir étudiée chez les meilleurs de nos Classiques, la difficile technique du compositeur, jointe à l'art non moins difficile de l'acteur. On a souvent voulu cantonner George Chepfer dans le rôle d'amuseur. En tout cas, personne ne l'a jamais pris pour un bouffon ni un metteur en scène de farces. On peut y voir plus. Au delà des différentes formes de comique qui animent son œuvre – de caractères, de situations, de mots –, il y a, coiffant le tout, un profond comique de mœurs qui fait de lui un Classique.





## LA PREMIÈRE COMMUNION DU GAMIN

SCÈNE DE CAMPAGNE LORRAINE, DITE PAR L'AUTEUR

*Bien amicalement à mon cousin Eugène CORBIN.*

*C'est une paysanne qui parle :*

— Ben, pour une fois que vous venez nous voir tous les deux, c'est pas de chance là, mes pauvres cousins. Vous arrivez trop tard. Nous sortons de table, le banquet est fini.

Non, nous n'avons pas reçu votre lettre, nemme Alphonse ? Pensez voire si nous l'avions reçue, nous ne vous aurions pas laissé faire vos huit kilomètres à pied depuis la gare, avec tous vos bagages, bien sûr.

Si seulement vous étiez venus hier. Oh ! jamais que je suis contrariée, j'en aurais une indigestion que ça ne m'étonnerait pas, ainsi. Vous qui êtes toujours si honnêtes avec nous.

C'est un sapré tour tout de même de venir à la première communion pour trouver la relavate au pot, comme ou dit chez nous. Vous devez avoir l'estomac dans les talons, mes pauvres gens !

Et nous qui avons fait un si bon frichtic. Ah ! c'est pas tous les jours qu'on a un communiant. Mais je ne veux pas que vous vous mettiez la margoulette au clou. (*Appelant*) Mère Gogotte, venez voire par ici !... C'est notre cordon bleu... Il ne reste plus de quiche au lard, mère Gogotte ? Ni de tourte non plus ? Oh ! quel dommage ! La migaine qui était dessus fondait dans la bouche comme du blanc fromage qu'on aurait fait réchauffer. Il ne reste plus rien, alors ; il y en avait pourtant ! De l'oie en daube, qui était si bonne et si grasse que ça vous dégoulinait de chaque côté de la bouche comme une fontaine, et des gros barbeaux de la Moselle, à la sauce matelote, au vin rouge et aux oignons, je les sens encore ! Et du lapin en gibelote, qui était à se mettre à genoux devant, et des haricots pillés, de quoi faire de la musique pour tout un régiment. Des rissoles, des fricadelles, de la tétine à s'en relicher les babines, des égrévisses si bien relevées qu'elles vous emportaient la bouche. Jamais que c'était bon, je les sens encore. Et de la salade de toutes les paroisses : de la pommée, de la pouillotte, de la doucette, on n'avait pas regardé à l'ail, ni à l'échalote, je les sens encore ! Heureusement qu'il y avait des bons petits vins de pays pour faire descendre tout ça ! Et les brioches, les savarins au rhum, les tartes aux quoiches, aux mirabelles. Et la croquante, donc ! Une pièce montée, je ne vous dis que ça, avec un petit communiant et son cierge tout là-haut, là-haut, qui ressemblait à notre Mimile comme deux gouttes d'eau.

Et dire qu'il ne reste plus rien de toutes les bonnes choses-là ! Vous allez nous trouver rudement cheulards, mes cousins. Si seulement vous étiez venus hier. Faut arranger ça. Mais non, vous ne pouvez pas aller vous coucher le ventre creux. Voyons : un œuf à la coque bien frais d'abord, on n'en mange pas souvent en ville, une tartine de lait caillé, c'est rafraîchissant, et puis un peu de bœuf du pot-au-feu en miron-ton, qu'on a fait pour ceux qui voudraient se dégraisser les dents avant d'aller au lit, ça vous va-t-il ? Une bonne bouteille de vin gris, et le tour sera joué.

Si seulement vous étiez venus hier. Pensez ! vous qui avez fait un si beau cadeau à notre Mimile. Jamais je n'avais vu une montre qui marque l'heure quand il fait nuit. Qu'est-ce qu'on ne peut pas inventer aussi bien, elle brille comme un œil de chat. C'est en argent noirci, n'est-ce-pas ? Oh ! ça ne fait rien, ça ira tout de même avec la chaîne presque en or de son parrain. On peut dire qu'il a été gâté le gaillard-là. L'oncle Fanfan lui a donné une épingle de cravate en faux brillants ; la tante Delphine, une douzaine de mouchoirs à carreaux qui venaient de son homme ; le cousin Léon, un canif avec le manche en cénunoïde ; maman, cent sous sur son livret de caisse d'épargne ; ma sœur, son chapelet en or véritable ; sa marraine, un cierge comme un mât de cocagne, et le cousin César, sa vieille bicyclette qui marche encore. Il n'y a que les Grappinot qui ne lui ont rien donné du tout : il ne sort que la fumée de chez les hartares-là.

Si seulement vous étiez venus hier. Je vous ai préparé une si belle chambre. Oh ! je pense que vous y dormirez bien et que les punaises vous laisseront tranquilles, j'ai brûlé du soufre en veux-tu, en voilà ! on ne peut pas rester deux minutes sans faire atchoum ! Ah ! par exemple, si vous craignez les cousins, ne laissez pas la fenêtre ouverte sur le fumier, vous ne seriez plus qu'une piqûre. Et puis, ne vous effrayez pas, si vous entendez du bruit, j'ai déjà attrapé dix-huit rats depuis deux jours, c'est une nichée, bien sûr. C'est bon, j'enfermerai notre matou avec vous, pour que vous n'ayez pas peur. Enfin, si vous étiez pris d'un petit besoin, sauf votre respect, ben, vous ferez comme nous, vous descendrez à l'écurie. Faut que rien ne se perde, nemme donc ? A la campagne, comme à la campagne.

Et quand est-ce que vous repartez ? Je vous demande ça parceque s'il faut vous réveiller, on vous réveillera. La fête est finie, nemme ? Tout le monde retournera demain à ses ouvrages. Vous ne nous gênez pas, non, mais ne vous gênez pas non plus. Vous n'avez pas besoin d'attendre le train de midi, vous pouvez très bien prendre celui du matin. Mais que je suis donc bête ! Vous pouvez même prendre celui de ce soir, il est encore temps. Faut justement que l'Alphonse aille reconduire son beau-frère, vous profiterez de la voiture, nemme Alphonse ? Mais dépêchez-vous. Vous casserez la croûte en route, voilà tout.

Alors, à vous revoir, cousin, cousine, et à l'année prochaine, ne manquez pas pour le renouvellement du gamin. Mais si seulement vous étiez venus hier !

George CHEFFER.

C'est dans les colonnes du *Pays Lorrain* qu'au fil des ans, les Lorrains ont pu souvent découvrir les textes de George Cheffer. En février 1927, notre revue publie « La première communion du gamin », appelée à un retentissant succès.